

G cilia Jules-Burth

L'Affaire Véra D vinovitch



Cécilia Jules-Burth

L'Affaire
Véra Dévinovitch

© Cécilia Jules-Burth, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8658-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Mljet ou la Haute Mer, Poèmes - 1976 - P-J. OSWALD, épuisé

Fous les Soleils, Poèmes - 1979 - Francis DESWARTHE Editeur, épuisé

Tous les jardins grenade, Nouvelles - 2012 - JS EDITEUR

Danser sur le satin de l'eau, Roman - 2014 - JS EDITEUR

Chemins Rebelles, Poèmes - 2015 - JS EDITEUR

Tiger ou les heures miracles, Roman - 2017 - JS EDITEUR

Mail : quietude@free.fr

Elle ne se demanda pas pourquoi, sur le champ, elle n'avait rien dit. Elle aurait pu leur adresser un sourire, un mot, un « Bonjour ». Elle ne savait pas qui ils étaient, elle n'en avait aucune idée. Elle ne savait ni s'ils étaient de la famille de Véra, ni ce qu'ils attendaient devant cette porte, la porte de chez Véra. Ils s'étaient retournés sur son passage et, des deux, c'était la femme qui avait surtout attiré l'attention de Marie. D'emblée sans raison particulière, peut-être avait-t-elle fait un geste ou lancé un regard ou peut-être pas. Aujourd'hui, Marie ne s'en souvenait plus. Mais sur le champ elle avait ressenti la présence de cette femme de manière singulière. Il lui avait semblé qu'elles se connaissaient, et cela depuis longtemps déjà.

Marie accéléra le pas. Les pavés scintillaient sous la lumière des réverbères. Des lueurs blanches, de-ci de-là, se transformaient en fantômes vacillants. C'était un crépuscule humide et froid et le mois de novembre touchait à sa fin. Elle marchait. Le vent se nouait dans ses cheveux, s'y emmêlait. « Rentrer ? » pensait-elle. « Non ! Pas tout de suite, plus tard ». Ou ne jamais rentrer, ce soir, plus encore que les autres soirs ! Elle allait continuer à faire le tour de ce pâté de maisons jusqu'à ce que le jour se lève. Ou bien sortir son portable du sac et regarder l'heure qu'il était. Ou bien encore échouer dans un bar et y passer la nuit. Il ne faisait pas si froid dehors ! Pas plus humide non plus que dans son « trou à rats », comme elle l'appelait, cette chambre que Véra lui louait sous les toits, une malheureuse pièce sordide et triste. Pas vraiment l'endroit dont elle avait rêvé lorsqu'elle avait quitté Ben. En fait, tout était parti de là, elle en était consciente, l'erreur avait été Ben. Les choses n'avaient vraiment mal tourné que du jour où il avait croisé sa route, du jour où elle avait rendu à Camille les clés de l'appartement qu'elles occupaient ensemble. Erreur fatale ! Pourtant, Marie, il y avait bien longtemps qu'elle avait passé l'âge de croire au Père Noël ! Et Ben n'avait rien du Père Noël ! Dans sa hotte, ne se trouvaient que bouteilles vides et... flémingite aigüe. Après cette rupture, un grand vide s'était installé. Et le souffle qui balaye parfois votre vie au moment où vous vous y attendez le moins, ce souffle avait éloigné Camille, quelques autres de ses amis, et avait surtout mis fin à ce boulot chez un huissier qui allait à Marie comme un gant. Merci Ben pour tous ces cadeaux !

La nuit était tombée maintenant, une nuit sans lune. Marie peinait à avancer, elle n'était pas au mieux de sa forme. L'obscurité n'arrangeait rien. Pour elle, pour elle seule, tout à coup, les néons se mirent à flasher mais cela ne dura pas. Doucement, tout doucement, tout en continuant à marcher, elle ferma les yeux et la lumière s'envola, elle se sentit emportée hors d'elle-même, seule sur terre.

Puis un déclic eut lieu et tout rentra dans l'ordre. Elle prit une profonde inspiration.

Elle avait entamé une avenue qu'elle connaissait, elle passa devant la devanture de magasins, là un fleuriste, une pâtisserie, un bar. Elle savait à présent vers où elle se dirigeait. Il lui sembla que des cloches se mettaient à sonner tout près, ou bien c'était comme si elles avaient sonné. À chaque gong, des noms lui revenaient, lourds comme le tintement de la cloche, des noms et des visages surgissaient, apparaissaient puis disparaissaient : ceux de Frida, de Jack, celui de Leandro, celui de Camille...

La ville comme elle l'aimait. La nuit aussi, peuplée de tous ces corps, animée de ces voix qui lui semblaient familières. Un peu plus loin, peut-être des pas, quelqu'un marchait derrière elle. Marie se sentait toujours suivie quand elle marchait la nuit. Mais non. Personne.

Ce matin, lorsqu'elle était arrivée au travail, le découragement l'avait envahie. Chloé, la secrétaire qui venait tout juste d'être engagée, lui avait transmis par erreur des appels téléphoniques qui ne lui étaient pas destinés. Le reste du temps, Marie l'avait passé à scanner les pièces d'un vieux carton poussiéreux qu'il avait fallu sélectionner puis classer. Elle avait les mains sèches et les paupières lourdes. Elle s'en voulait d'avoir accepté ce nouveau job. Et brusquement, alors qu'elle ouvrait grand la bouche dans un bâillement qui n'en finissait plus, elle avait ressenti une étincelle de joie : le visage de Camille lui était apparu : de grands yeux, des yeux gris avec quelques pointes d'or dedans qui se posaient sur vous, vous questionnaient, vous souriaient. Voilà ce qui lui traversait l'esprit à la seconde où elle posait le doigt sur le bouton de la sonnette de l'appartement de Camille.

Chez Camille : un appartement ancien, cinquième étage sans ascenseur.

— Qui t'es toi ? demanda-t-on quand on lui ouvrit la porte.

— Je suis Marie.

Voix embuée, joues écarlates : « Marie ? Quelle Marie ? »

Il y avait du monde chez Camille, une jungle humaine, musique, éclats de voix, mais les mêmes fauteuils, la même table, la même télé qu'avant, lorsque

Marie y habitait et, sur le balcon - de loin Marie l'apercevait - l'herbe qui poussait en abondance, une belle herbe cultivée avec amour qui chantait pour Camille tout bas et dont elle se réservait un usage exclusif.

Et Camille était là.

— Viens, disait-elle.

Elle entraîna Marie dans la cuisine, prit un verre, le lui tendit.

— Alors, une revenante ? Je suis heureuse de te revoir ! Qu'est-ce que tu es devenue ?

Un frisson parcourut Marie.

— Et Ben ? C'est terminé ?

— Oui, dit Marie.

— Tu le regrettes ?

— Non, oh non, dit encore Marie. Ben n'était qu'une erreur. J'ai eu tort, voilà tout !

— Je le savais. Quelques fois l'histoire commence bien, presque aussi merveilleuse qu'un conte de fées. Et ensuite...

Un garçon passa :

— Whisky ? Soda ?

Marie sourit, fit « non » de la tête. Elle demanda :

— Quelle heure est-il ?

Il y avait une grosse montre noire sur le mur blanc de la cuisine. Elle s'alarma :

— Il faut que je rentre, il n'y aura plus de métro.

— Quoi, déjà ? Rien ne presse, tu viens d'arriver ! Tu peux dormir ici si tu veux, dit Camille. Attends-moi, je reviens.

Depuis la nuit, les lumières de la ville frappaient à la fenêtre. Dans le salon, on

se bousculait, on s'apostrophait. Et pourtant tous paraissaient joyeux. Les amis de Camille étaient toujours joyeux. Comment faisaient-ils ? Il y avait trop longtemps que Marie s'était isolée. Demain ou un autre jour, elle passerait un coup de fil à Camille pour qu'elles se fassent une toile ou un resto. Peut-être que Camille appellerait la première. Une amitié, c'est quelque chose. Il faut l'entretenir sinon, si vous l'avez laissée, abandonnée, d'y repenser, ça vous tuera. Oui, Marie appellerait demain. Elle se faufila, bouscula, sortit et se jeta dans l'escalier, dévalant les marches deux à deux, laissant la porte cochère se rabattre derrière elle dans un bruit lourd qui résonna à l'infini. Plus loin, devant des étalages de sandwiches et de hot-dogs... une odeur de frites, de graille... mais elle n'avait pas faim, elle ne s'arrêta pas. Un homme derrière son étalage : cache-nez, mitaines, regard de braise la dévisagea de manière insistante. Elle détala, il fallait faire vite, attraper le dernier métro. Elle marcha, courut. Cette ville grouillait dans la nuit sucrée, poisseuse - une ruche à miel pour la racaille, les truands, leurs victimes - une ville inconnue sur une autre planète. Voyage... et ribambelles de pétarades sur fond de bleu pétrole. La station de métro était encore ouverte... un mendiant fait de toute sa misère, un violoniste fait de tout son espoir, de chansons et de rien, des paires de gants qui s'agitaient dans la nuit, des sacs en bandoulière, des baskets heurtant les pavés et grinçant.

La nuit s'achevait maintenant et Marie était sortie de la station de métro. Elle marcha encore et arriva enfin. Entrer sous la couette et dormir ! Collé à la façade d'une maison haute, un escalier en colimaçon montait, montait jusque sous les étoiles. Ce « trou à rats » où elle avait posé ses valises après avoir quitté Ben, c'était tout ce qu'elle avait trouvé, une chambre sous les toits dans une grande maison en banlieue sud de Paris, la maison que Véra occupait seule. Véra était une femme fortunée, à l'allure d'une vieille actrice de cinéma muet, belles toilettes et bijoux clinquants. Quelqu'un qui avait sans doute connu étonnamment de choses, de gens, qui avait dû rouler sa bosse. Une vie remplie. C'était une amie de la mère de Marie dont elle n'avait jamais entendu parler et qu'elle n'aurait jamais approchée sans ce besoin d'être logée. Quand Véra avait tendu à Marie les clés de cette chambre de bonne, là-haut, en rejetant d'un geste théâtral sa longue chevelure bouclée, Marie s'était confondue en remerciements. Et elle avait reçu en échange un sourire à peine complaisant, sans doute parce que Véra se doutait que Marie n'allait pas rester longtemps. Qui donc pourrait rester dans ce genre de taudis ?